

**Par amour de l'action**  
De la gestion des ressources à la construction de l'avenir - Partie II  
*Stephan Stockmar*

**Dans la première partie de cet article, sous la question "Comment la nouveauté arrive-t-elle dans le monde ?, les deux approches diamétralement opposées d'Uwe Schneidewind, en matière de pensée et d'action, et de Hildegard Kurt, dans l'optique de la durabilité et de la viabilité future, sont présentées et discutées. Dans ce qui suit, il s'agit, en vue de la même question, de l'interaction entre rapport à soi et rapport au monde. Comment peut-on surmonter l'impuissance intérieure face aux forces de la mort dans le monde ?**

Dans l'obscurité et le froid de la nuit, lorsqu'il s'éveillait dans la forêt, il tendait le bras pour toucher l'enfant qui dormait à côté de lui. Des nuits dont l'obscurité dépassait toute obscurité, et chaque jour plus gris que le précédent. Comme la croissance d'un glaucome froid, qui assombrissait le monde. À chaque précieuse respiration, sa main se levait et s'abaissait doucement. Il repoussa la bâche en plastique, se redressa entre les couvertures de fourrure et de laine puantes et se dirigea vers l'est à la recherche d'une trace de lumière, mais il n'y avait rien, pas de trace de lumière. Dans le rêve dont il s'était éveillé, il avait parcouru une grotte, guidé par la main de l'enfant. La lumière de sa lampe jouait sur les parois de grès humides de la grotte. Comme les pèlerins d'une légende, pris par un monstre de granit, dévorés et coincés, errant parmi ses organes internes : De profonds puits de pierre dans lesquels l'eau dégoulinait et chantait, dans le silence, sans cesse, les minutes de la terre battait ses heures, ses jours et ses années. Jusqu'à ce qu'elle tombe dans d'une grande salle de pierre où se trouvait un ancien lac noir. Et sur l'autre rive, un être vivant qui souleva sa gueule dégoulinante hors du bassin de travertin et les yeux morts, blancs et aveugles comme des œufs d'araignée, il regarda en fixant vers la lumière. Il balançait sa tête très bas au-dessus de l'eau, comme pour sentir ce qu'il ne voyait pas. Il se tenait là, pâle, nu et translucide, ses os d'albâtre se projetaient en ombre chinoise sur les rochers derrière eux. Ses entrailles, son cœur qui battait. Son cerveau, qui pulsait dans une cloche de verre terne. Il balança la tête d'avant en arrière, puis poussa un léger gémissement, se retourna, s'éloigna en titubant et disparut sans un bruit, dans l'obscurité.<sup>1</sup>

C'est ainsi que commence le roman apocalyptique de Cormac McCarthy, *La Route*, dans lequel un père et son fils traversent un pays dévasté par une catastrophe. Tous deux cheminent littéralement dans une zone de mort, et le père voit en rêve, à un autre niveau, l'abîme de la condition humaine. Vers la fin, il ne peut plus continuer et meurt - après avoir bien recommandé à son fils de garder le feu, qui apparaît alors entouré d'une lumière : "Tu dois garder le feu. [...] — Où est-il ? Je ne sais pas où il est. — Si, tu le sais. Il est en toi. Il a toujours été là. Je peux le voir." L'enfant, resté seul, rencontre alors un homme qui veut l'aider. Il demande à l'homme qui veut l'aider : "Comment sais-je que tu fais vraiment partie des bons." "Pas du tout. Tu dois prendre le risque". — Une femme s'approche et serre fort l'enfant dans ses bras : "Je suis si contente de te voir". Elle parle de Dieu avec l'enfant de Dieu, et celui-ci essaie de parler à Dieu, comme il parle à son père décédé. "La femme a dit que ce n'était pas grave que tout est en ordre. Le souffle de Dieu, dit-elle, est son souffle et se transmet pourtant d'être humain à être humain à travers les âges." Puis vient un dernier paragraphe :

Il y avait autrefois des truites dans les ruisseaux de montagne. On pouvait les voir se tenir dans le courant jaune ambré où les bords blancs de leurs nageoires s'éventaient doucement dans l'eau. Si on les tenait dans la main, elles sentaient la mousse. Lisses, elles étaient lisses, musclées, se faufilant. Leur dos montrait des lignes vermiculées traçant des motifs qui étaient des cartes du monde dans leur formation. Des cartes et des labyrinthes. De quelque chose qui ne se laisse pas revenir en arrière qui ne pouvait pas être réglé, de l'eau et de la nourriture qui ne pouvaient être remises en ordre. Dans les gorges profondes des montagnes où ils vivaient, tout était plus ancien que l'homme et plein de mystères.<sup>2</sup>

Il semble que ces secrets aient été transférés tout à l'intérieur de l'être humain, dans le souffle de Dieu qui se transmet au travers les âges temps d'être humain à être humain ...

1 Cormac McCarthy : *Die Straße [La route]*, Reinbeck dans Hambourg 2007, pp.7 et suiv. & pp.245 et suiv.

2 Cette citation et celle précédente, à l'endroit cité précédemment, pp.245 et suiv.

## "La mort me tient éveillé"

L'extinction des espèces qui se produit aujourd'hui à grande échelle par la perte d'espace vital pour les plantes et les animaux n'est pas à comparer simplement avec la disparition et le dépérissement tels qu'ils se produisent en automne. Car les fruits et les graines, la formation de nouveaux bourgeons, à partir desquels la nature se renouvelle toujours ne sont pas à reconnaître - tout au plus peut-être dans la conscience de certaines personnes "qui acceptent la mort comme une simple méthodologie de la création", comme l'a fait remarquer Beuys :

Parce que [l'être humain] comprend au fond que sans cet élément de mort, il ne serait pas en mesure de vivre consciemment. S'il ne s'intéressait qu'à la vie, il pourrait tout aussi bien être un morceau de varech [...] En d'autres termes, la mort me tient éveillé(e). [...] Je dis que je me réveille en luttant contre la mort, mais la notion de réveil implique quelque chose de vivant. La mort est un moyen de développer la conscience, pour avancer vers une vie supérieure : une vie supérieure, cela est important.<sup>3</sup>

Mais où a réellement lieu une telle lutte, au regard des processus de destruction et de dépérissement causés par l'homme ? — On peut en fait concevoir la situation actuelle véritablement seulement comme une guerre de l'être humain contre son environnement dont sa propre corporéité est issue au cours de l'évolution. Les hommes sont également en conflit entre eux. Les hommes sont en guerre les uns contre les autres, à différents niveaux et avec des armes de toutes sortes : on porte atteinte de toutes parts à la dignité de la Création et à celle de l'être humain lui-même, y compris par la science qui se ferme systématiquement à l'esprit. En tant qu'humanité tout entière, nous nous dirigeons de plus en plus vers une "zone de mort"<sup>4</sup>, qui menace de nous détruire nous-mêmes.

Mais de cette impuissance s'éveille aussi de plus en plus la conscience de cet état limitrophe :

Tant que la vision du monde plane dans les hauteurs du penser pur et de la volonté inconditionnelle, elle se présente comme lisse et sans jointures ; dès qu'elle foule la terre de notre vie, elle reçoit une fêlure, une fêlure peu remarquée, mais extrêmement importante.<sup>5</sup>

Cette fêlure ne peut être surmontée que par l'individu qui lutte contre la mort. Toute pensée et toute action sont désormais assorties d'un risque dont je suis le seul responsable, d'autant plus que je ne peux jamais être sûr que l'autre est "l'un des bons". Si je le prends, ce risque, l'impuissance devient le point de départ d'un acte libre : "La liberté devient pur amour de l'action à accomplir", "sans le sentiment orgueilleux de se ressentir soi-même et de se révéler dans l'action".<sup>6</sup> Ce n'est que par ce "sacrifice" que la connexion participante et participative au monde réussit et qu'une porte peut s'ouvrir sur ce qui est nouveau.

La grande question est de savoir comment cette prise de conscience peut toucher le cœur et la volonté pour que la nouveauté puisse également se développer. Le savoir, seul, risque de conduire à la paralysie. L'action, seule, suit un instinct qui a perdu tous ses liens et qui utilise le savoir instrumentalisé pour lui-même. Une connaissance de l'essence de l'être humain n'y trouve guère sa place.<sup>7</sup> Au seuil entre penser et vouloir, entre le savoir et l'agir, se joue le drame du présent.

Dans cette situation, la pression exercée par les jeunes de l'organisation "*Fridays For Future*", en conscience de leur impuissance, est un grand espoir. Leurs possibilités d'action concrètes sont certes aussi limitées que celles de tout individu qui tente d'agir de manière responsable. Mais leur "travail de *lobbying*" — comme celui de la plupart des ONG — n'a pas de but lucratif et ne vise pas un avantage personnel. C'est à eux que l'on peut le moins contester une légitimité à protester, car ils incarnent mieux que quiconque la nouveauté qui doit arriver dans le monde. La tâche des adultes n'est pas seulement de s'associer aux jeunes, de s'attacher à eux en protestant, mais de permettre aux jeunes de s'épanouir et

3 Joseph Beuys avec Achille Bonito Oliva (1973), cité par Wolfgang Zumdieck : *Der Tod hält mich wach [La mort me tient éveillé]*. Joseph Beuys & Rudolf Steiner. *Grundzüge ihres Denken [Les grandes lignes de leur penser]*, Dornach 2001, p.88. L'entretien a été initialement publié dans Armin Zweite (éd.) : *Beuys zu Ehren [Beuys à l'honneur]* Munich 1986.

4 "En effet, nous vivons dans une zone de mort et cette zone de mort est surtout d'abord consciente de ce à quoi la vie ressemble", cité à l'endroit cité précédemment, p.86.

5 Martin Buber : *Reden über Erziehung [Propos sur l'éducation]*, Gütersloh 2000, p.59, cité d'après Albert Vinzens et al. *Beuys Platanen und Basalt, Projet 7000 CHÊNES*, Kassel & Francfort-sur-le-Main 2013, feuille 17.

6 Voir Rudolf Steiner : *Die Weltgedanken im Wirken Michaels und im Wirken Ahrimans [Les idées universelles dans l'action de Michaël et dans l'action d'Ahriman]* dans les *Maximes anthroposophiques (GA 26)*, Dornach 1998, pp.114-120.

7 Voir mon article: *Die Mitte — "Frucht und Keim zugleich". Oder: Nur aus der Ohnmacht kommt Neues [Le centre — "à la fois fruit et germe". Ou bien : ce qui est nouveau provient seulement de l'impuissance]*, dans *Die Drei* 6/2019 — [https://diedrei.org/tl\\_files/hefte/2019/Heft6-2019/16-Stockmar-Litte-1906.pdf](https://diedrei.org/tl_files/hefte/2019/Heft6-2019/16-Stockmar-Litte-1906.pdf)

de préparer le terrain pour leurs chemins dans la vie — en tant que sans doute la forme la plus efficace d'action durable.

Joseph Beuys le constatait déjà en 1984 :

La jeunesse d'aujourd'hui souffre aussi vraiment. Elle est souffrante - bien qu'elle n'en fasse souvent pas l'expérience — dans une très haute mesure, parce qu'elle n'a pas la possibilité d'être car la possibilité lui est ôtée d'apporter quelque chose d'elle-même dans la fonction, c'est-à-dire de devenir créative. Et c'est ça, pour moi, la souffrance. La souffrance, c'est être à la merci de la passivité.

Beuys parlait alors des deux manières d'avoir un comportement créatif, qui se manifeste dans chaque biographie par un mélange différent. "L'une est l'action, l'autre est la souffrance. Les deux destins conduisent à l'enrichissement du monde et les deux fonctions garantissent l'avenir humain". Il voyait dans la souffrance justement "une source de renouvellement. C'est une source d'une substance précieuse que la souffrance libère dans le monde".<sup>8</sup> Il ne s'agissait pas pour lui de se justifier. La souffrance était pour lui un défi permanent à la perception, une possibilité d'éveil, y compris dans la compassion. C'est le moment où l'expérience de la liberté peut devenir réelle. C'est ce qu'ont vécu les personnes dans les camps de concentration<sup>9</sup>, tout comme les jeunes d'aujourd'hui, les jeunes et tous ceux qui compatissent à la mort de la Création — tant qu'ils ne tombent pas dans la sensiblerie et le sentimentalisme et ne s'apitoient pas sur leur sort.

### "Amour pur pour l'action en train de s'accomplir"

Qui entend les appels à l'aide des réfugiés qui se noient en Méditerranée ? Seulement des personnes isolées comme la capitaine Carola Rackete, qui bravent tous les obstacles qui se dressent sur leur chemin, font fi des obstacles. Même le "*Wir schaffen das !*" d'Angela Merkel de 2015 fut le moment de lumière d'une seule personne qui s'est attirée beaucoup d'hostilité, même dans son propre rang. Le chef de la *Deutsche Umwelthilfe*, Jürgen Resch, se bat avec succès contre des moulins à vent — et subit des vents contraires massifs. Greta Thunberg s'est engagée en tant qu'individu, tous les vendredis elle s'est tenue debout devant le bâtiment du Parlement suédois. Ses compagnons de lutte ont d'abord été taxés de paresseux faisant l'école buissonnière. Un grand nombre de scientifiques se sont ralliés individuellement à elle. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui s'enthousiasment pour cette jeunesse devenue active — et ne font pourtant rien. De nombreuses initiatives individuelles testent de nouveaux modes de vie, de nouvelles méthodes dans l'agriculture, dans l'éducation, dans le domaine de la santé ; elles créent de nouvelles formes d'activité contre des résistances bureaucratiques, politiques et économiques, des oasis florissantes dans un paysage désertifié.

C'est peut-être contre cette résistance que les individus de plus en plus nombreux doivent lutter, de plus en plus d'individus doivent se battre, permettant à ces germes de s'épanouir et à la capacité d'avenir de croître. Elle incite également à revoir constamment ses propres motivations et attitudes, de réexaminer régulièrement la situation et d'intensifier la collaboration. Une résistance qui s'autonomise risque de devenir violente. La persévérance et le succès dépendent aussi de ma capacité à trouver un équilibre dans ma propre âme, dans laquelle les forces les plus diverses sont à l'œuvre pour créer une telle oasis, qui devient le point de départ de mon action. Car ce qui se présente à moi comme une résistance extérieure, vit aussi à l'intérieur de moi. De même, il me semble qu'il soit essentiel d'apprendre à gérer sa propre souffrance, la maladie et les coups du sort. Suis-je effectivement prêt(e) à traverser une "zone de mort" en mon for intérieur ? Et comment puis-je apprendre à gérer la chance et le succès, sans que l'euphorie prenne le dessus et que je me laisse emporter ? Ne faut-il pas le faire dans les deux sens, par l'humilité et la gratitude, chercher l'équilibre entre la perception du monde et la perception de soi ?

Il ne s'agit donc pas seulement de *ce que* nous faisons, mais aussi de *la manière* dont nous le faisons. "L'amour de l'action", évoqué plus haut est un aspect central de la philosophie de la liberté de Rudolf Steiner : Est-il possible d'agir sans suivre des principes normatifs ni être motivé par l'égoïsme ?

Ce n'est que lorsque je suis mon amour pour l'objet que je suis l'auteur de l'action, c'est moi/je, qui agis. [...] Je ne reconnais aucun principe extérieur à mon action, car c'est en moi-même que j'ai trouvé la raison d'agir, l'amour de l'action. Je n'examine pas mentalement si mon action est bonne ou mauvaise ; je l'accomplis parce que je l'aime. Elle devient "bonne" lorsque mon intuition baigne dans l'amour de la bonne manière dans le contexte mondial dont je fais l'expérience intuitive ; "mauvaise" si ce n'est pas le cas. Je ne me demande pas non plus : comment une autre personne agit-elle dans mon cas ? - Mais j'agis comme Je, cette individualité particulière, m'amène à le vouloir. Ce ne sont pas l'usage général, la coutume générale,

8 Joseph Beuys en 1984 dans un entretien avec Friedhelm Mennekes : Joseph Beuys : *Christus DENKEN*, Stuttgart 1996, pp.55 et suiv.

9 Voir, par exemple, les souvenirs de Victor Frankl, tout d'abord publiés en 1946... *trotzdem ja zum Leben sagen — Ein psychologe erlebt dans Konzentrationslager [Dire oui à la vie malgré tout - Un psychologue vit dans un camp de concentration] Munich 2018.*

une maxime humaine générale, une norme morale qui me guident de manière directe, mais l'amour de l'acte à accomplir librement.<sup>10</sup>

Dans "l'amour pur de l'action à accomplir"<sup>11</sup>, comme le dit Steiner, "il y a un amour de l'action". Steiner dit aussi, ailleurs, que je me relie à l'action, au monde, sans m'y perdre et sans me contenter d'attacher le résultat de l'action à ma personne. Je m'insère de manière situative dans le monde que je perçois et dont je fais partie. L'agir ainsi porté par l'amour, commence déjà par la perception du monde et de soi et inclut la responsabilité de ce qui résulte de l'action.

### Résonance et authenticité

Avec Hartmut Rosa, l'amour de l'action peut aussi être décrit comme le résultat d'un processus de résonance :

Soudain, quelque chose nous appelle, nous émeut de l'extérieur et prend alors de l'importance pour nous, pour son propre bien. La chose ou la personne qui nous fait parvenir un tel appel, nous apparaît "intrinsèquement" importante et non pas seulement de manière instrumentale.<sup>12</sup>

Un tel contact ou un tel appel — indisponible — peut déclencher en moi une réponse qui débouche sur l'auto-efficacité — "si nous avons aussi la capacité d'atteindre autrui, de notre part, si nous sommes capables de nous sentir connecter au monde de manière efficace et vivante. Nous nous sentons reliés au monde, parce que nous avons nous-mêmes quelque chose à y faire (nous affectant de sa part)", comme l'explique Rosa. De même déjà, un simple échange de regards entre les personnes provoque un changement de la relation au monde. "Chaque fois que nous entrons en résonance avec le monde, nous ne restons pas les mêmes. Les expériences de résonance nous transforment, et c'est là que réside l'expérience de la vivacité. La pleine vitalité n'est atteinte que dans le cas d'une transformation à double sens. Au moins pour notre expérience, pour Rosa, ce n'est pas seulement l'être humain qui se transforme. mais aussi l'objet qui nous affecte — à l'occasion de quoi le changement est ouvert naturellement quant à son résultat.

En d'autres termes, de la même manière que je me sens pouvoir agir, par l'attention empathique que je porte à l'autre, en contact avec lui, je peux me sentir attiré par le monde et appelé à agir pour celui-ci, de la même manière ; le motif de mon action, l'attitude à partir de laquelle j'agis, déclenche une résonance dans le monde. Cela fait une différence perceptible de l'extérieur, si je fais ce que je veux en suivant mes désirs ou selon mon engagement total envers la cause ; si j'agis par calcul froid ou si j'agis pour une cause, parce que je brûle pour cette cause. Une personne qui agit, sans rien vouloir pour elle-même, nous la considérons comme "authentique". La rencontre avec des personnes authentiques, dans ce sens, peut souvent avoir plus d'effet que la mise en place d'exigences générales et d'interdictions qui, en règle générale, ne prennent en compte qu'un seul ou quelques facteurs qui ne sont pas toujours adaptés à la vie quotidienne ou pleinement conformes au contexte.

Mais en moi-même aussi, la manière dont j'agis suscite des résonances, provoque des résonances différentes. Soit je me sens vite épuisé(e) et je me laisse paralyser par l'absence de succès, soit je sens que je dispose de forces dont je ne peux pas immédiatement disposer. Je ne peux pas en disposer directement moi-même. Ensuite, je me sens dans un rapport de sens concret avec le monde, qui est au-delà du sens que l'on peut saisir rationnellement et qui a, dans cette mesure littéralement une dimension "suprasensible". Peut-être que c'est justement cette dimension qui échappe à l'espace matériel et au temps linéaire, à partir de laquelle la nouveauté peut entrer dans le monde.

L'amour de la cause et de l'action n'obéit même pas à des représentations cultivées mais à des visions qui s'expriment en fonction de la situation et peuvent se condenser en une présence d'esprit. Il ne s'agit pas de la mise en œuvre de ce qui a été imaginé, mais de la quête de possibilités de développement dans la coopération : l'atelier se déroule effectivement, comme l'a formulé Beuys, entre les personnes qui se relie dans la vie, dans la perception et le respect mutuels.

### Épilogue : le *Christus Frasobliwy*

Je me suis récemment rendue en Pologne et j'ai découvert l'art populaire polonais. J'ai découvert le motif du "Christus Frasobliwy", encore largement répandu aujourd'hui dans l'art populaire — le Christ inquiet ou affligé, "Christ dans la détresse" ou encore "Christ au repos" : un Christ assis, coiffé d'une couronne d'épines, la tête triste et pensive dans la main droite, un sceptre ou un globe dans l'autre main, un pied posé sur un crâne. Dans l'illustration ci-après — une gravure sur bois datant de 1825 — il porte également un manteau parsemé d'étoiles. Ce motif est peut-être l'expression de l'histoire douloureuse de la Pologne. Mais il me semble qu'il soit aussi révélateur de la situation actuelle de l'homme et

10 Rudolf Steiner: *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995, p.162.

11 Voir la remarque 6.

12 Cette citation et celles qui suivent de Hartmut Rosa sont tirées de *Unverfügbarkeit [Indisponibilité]*, Vienne & Salzbourg 2018, pp.39 et suiv.



de la terre : Toute la souffrance du monde pèse sur cet être. Mais il est simplement assis là, sans montrer du doigt, justement "au repos" — impuissant, mais rempli de compassion et d'amour. Cette image montre le même moment auquel Joseph Beuys fait référence, lorsqu'il parle de la souffrance en tant "qu'être livré à la passivité". Face à sa crucifixion, le Christ a vécu l'unique moment

où l'on peut parler de la vraie Passion. Passion dans le sens du désespoir, de la dépendance. Là où, tout à coup, le principe de liberté n'est plus réel. Celui qu'il représente lui-même. "Je vous rendrai libres". Le fait que, par la force du Christ, l'homme soit libéré, remis en question, cela semble être un moment de doute. Et c'est là la véritable Passion. C'est la souffrance chez Christ.<sup>13</sup>

Peut-on ressentir autrement face à la menace des catastrophes, si on ne se détruit pas soi-même dans la colère ou si on n'est pas complètement devenu indifférent ? Peut-être est-ce dans l'aveu de son impuissance, de sa propre impuissance, que se trouve la possibilité de retrouver le feu en soi, de découvrir, comme le père du roman de McCarthy le montre à son fils impuissant - et ainsi, de déployer des forces à un niveau plus élevé, qui permettront de reprendre le combat contre les ailes du moulin à vent ? Il ne s'agit pas de tomber dans un activisme aveugle ou d'affirmer la seule bonne voie, mais de s'engager dans un processus de ce qui me semble juste à partir d'une attitude d'attention et de dévouement — dans "l'amour de l'action", en se réunissant avec d'autres. Comme c'est le cas chez Greta Thunberg et les nombreux jeunes qui s'associent à elle.

Si l'être humain parvient à susciter en lui une telle forme

d'amour du monde, qui surmonte l'amour de soi sans se perdre lui-même, alors quelque chose rayonne du monde qui fait resplendir son propre moi par essence comme une résonance. Des formes sociales viables seront alors possibles, qui ne reposent pas sur des luttes contre ou pour quelque chose, mais qui permettent à l'homme lui-même un développement durable.

*Die Drei* 12/2019.

(Traduction Daniel Kmiciek)

**Stephan Stockmar** est né en 1956. Études de biologie et de géographie. Doctorat sur un sujet d'écologie végétale avec l'idée du développement et de la métamorphose chez Goethe et Rudolf Steiner 1990-2000. Intendant de la Maison Rudolf Steiner de Francfort-sur-le-Main, par la suite jusqu'en 2015, rédacteur en chef de cette revue. Actif depuis comme scientifique de la culture et journaliste. Il a rédigé de nombreux articles et recensions dans diverses revues. [www.wortgartenwerk.de](http://www.wortgartenwerk.de)

13 Friedhelm Mennekes : *op. cit.*, p.55.